

Interview d'André Gorz

Adieux au prolétariat

André Gorz vient de publier un nouveau livre. Son titre ? « Adieux au prolétariat » (1). Déjà tout un « programme »... qui se résume assez bien par les titres des chapitres : le prolétariat selon Saint Marx, l'impossible appropriation collective, le prolétariat comme décalque du Capital, pouvoir ouvrier ?, la non-classe des prolétaires post-industriels, pour une société dualiste, la sphère de la nécessité : l'Etat. Un livre qui dérange et qui suscitera très certainement de très nombreuses réactions.

Peux-tu nous exposer brièvement le thème de ton livre ?

J'essaie d'expliquer pourquoi, dans les pays développés, même la classe ouvrière ne vote pas pour le socialisme. Mon explication, intuitive, c'est que jusqu'ici, les théories et les pratiques socialistes ont confondu ce qui est techniquement nécessaire au fonctionnement d'un système social et ce qu'on peut appeler l'impératif moral. On a toujours dit que ce qui est bon pour le système constitue la moralité.

On n'est pas parti du désir, des besoins des individus, mais de ce dont une société totalement intégrée avait besoin de la part des individus. Et on en déduit ce que les individus devaient être pour que cette société fonctionne.

Ce qui fait que la moralité a été confondue avec le sacrifice de soi. Dans la « société socialiste », chacun doit être un individu héroïque, qui se sacrifie pour le bien de tous. En Chine, l'épandage des latrines dans les champs n'a cessé d'être présentée, non pas seulement comme une chose qu'on doit faire, mais comme quelque chose qu'on doit aimer faire. Et celui qui n'aimait pas était mauvais.

Ta position, c'est finalement « on ne peut pas réduire tout travail à une activité créatrice et festive, contrairement à ce que croit tout un courant autogestionnaire. Faisons la part du feu. Il y aura un secteur d'activités nécessaires qui relèvera de l'Etat, et un secteur d'activités autonomes, qui, lui, sera créatif »...

C'est un peu ça. Je ne dis pas que c'est un choix obligé. Je dis que ce qui tue l'idée communiste dans l'esprit des gens, c'est l'obligation qu'a fait jusqu'ici le socialisme à chaque individu de prendre en charge individuellement les nécessités du fonctionnement du système social : on fait de l'amour du travail le premier devoir de l'individu, alors qu'il reste aussi chiant qu'il l'a toujours été. Plutôt que d'imposer aux gens

cette éthique là, contraire à l'éthique marxienne, il vaudrait mieux dire : « dans la mesure où nous n'arriverons pas à rendre agréable et jouissif le travail matériel, avec les techniques que nous aurons encore pendant longtemps, faisons en sorte que ce travail prenne le moins de place possible, et que nous ayons en dehors de ce travail le plus d'espace possible pour notre épanouissement personnel ».

l'homme nouveau ?

De ta part, c'est plus le refus d'une mythologie qu'une résignation au travail « aliénant » ?

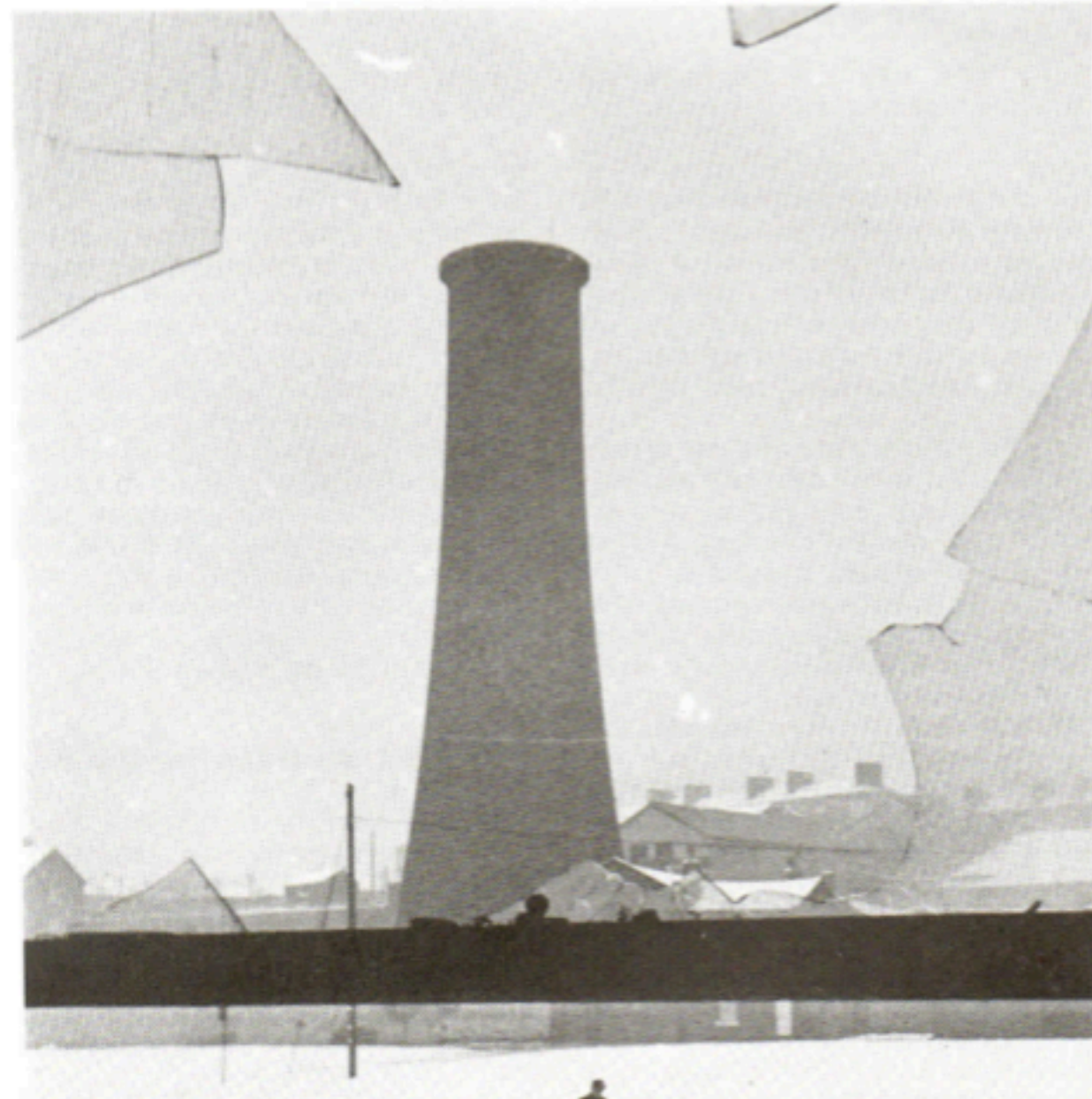
J'appelle ça du réalisme. Mais c'est aussi de l'éthique. Car je pense qu'il faut partir de l'aspiration de chacun au maximum d'épanouissement personnel, et refaçonner le système social en fonction de l'individu.

En somme, refus de « construire l'homme nouveau » au nom des forces productives socialistes...

Et j'ajoute que le capitalisme a su donner l'illusion que la société libérale permettait à chacun de se construire une niche individuelle le mettant à l'abri de la pression sociale. « Etre maître chez soi », c'est cela qui a soudé l'ouvrier, l'employé, le paysan à l'ordre existant.

Mais alors, qu'est-ce qui peut pousser les individus à refuser cet ordre ?

Le caractère marginal et précaire de ces « niches » individuelles. Pour avoir sa maison, il faut perdre sa vie à la gagner, et ça reste fragile. Le communisme deviendra attractif quand il aura pour proposition centrale l'élargissement maximal de la sphère des activités autonomes, de l'autonomie. Quand ça ne sera plus une enclave d'activités individuelles privées dans



la société, mais ce qu'il y aura de plus important, en matière d'activités aussi bien individuelles que coopératives, communautaires, sociales. En fait, plus un individu développe ses activités créatrices, moins il supportera la passivité dans le travail social.

Reste le problème de la possibilité de diminuer au maximum le travail nécessaire, celui qui assure la base matérielle indispensable. Tu l'attribues aux virtualités de la société post-industrielle...

Nous arrivons à un état de développement qui abolit tendanciellement le travail nécessaire, dans lequel la classe ouvrière qualifiée devient de plus en plus minoritaire, et l'emploi de plus en plus précaire, tandis que se développe une énorme masse de non-travailleurs (les chômeurs), et une masse de travailleurs flottants qui ne s'identifient à aucun des travaux qu'ils acceptent de faire provisoirement. Ils ont en fait une qualification beaucoup plus poussée que le job qu'ils exécutent, et ils ont dans la vie des tas de centres d'intérêts qui ne trouvent jamais à se satisfaire dans le travail salarié. La société post-industrielle, c'est la société où le travail social nécessaire devient de plus en plus marginal dans la vie d'un nombre de plus en plus élevé de gens. De sorte que l'idéologie du travail n'est plus une valeur. Elle n'a pas d'avenir. Personne ne croit plus en l'avenir du travail industriel.

une armée ?

N'y a-t-il pas une contradiction dans ton jugement sur les forces productives ? Tu nous as longuement démontré, dans tes livres antérieurs, que ces forces productives capitalistes sont aliénantes, invivables, inutilisables pour le communisme. Mais en même temps tu dis qu'elles sont la base du communisme en offrant du temps libre à l'extérieur. Penses-tu qu'on puisse faire cette distinction ?

Ce que je dis, c'est que ces forces productives, modelées par les rapports sociaux capitalistes, engendrent une classe ouvrière à leur image, dépossédée, incapable d'être le sujet de la révolution communiste. Le mouvement ouvrier depuis un siècle n'a cessé de comparer la classe ouvrière à une armée, avec ses soldats, ses sous-officiers, ses officiers de la production. Le travailleur collectif a été assimilé à une machine militaire adaptée à la machine mécanique qu'elle faisait fonctionner. Poussons le parallèle jusqu'au bout. Cette classe ouvrière ne pourra s'approprier le dispositif industriel que de la façon dont l'armée s'approprie le pouvoir. L'organigramme de cette armée persistera même si les détenteurs du pouvoir changent. Il

continuera à y avoir domination de la hiérarchie sur la masse.

Ce qui change dans la société post-industrielle, c'est que le travail est en voie d'abolition. Il ne peut plus y avoir de domination hiérarchique sur des non-travailleurs ! C'est pourquoi le discours « il faut rétablir le plein emploi » me paraît être dans la logique capitaliste. En fait, le travail est nécessaire à la reproduction des rapports sociaux, plus qu'à la production matérielle pour la société ! Il a surtout une fonction politique et idéologique.

le plein emploi ?

Mais actuellement, la tendance générale du capital dans la crise est plutôt à éliminer du travail les « sur-numéraires » et à intensifier le travail de ceux qui restent...

Mais c'est la gauche qui veut le plein emploi ! C'est à elle que j'objecte que cela, c'est le contraire du communisme ! Le problème est celui de la répartition du travail nécessaire et de la répartition de non-travail. Dans un socialisme post-industriel c'est-à-dire dans le communisme, l'abolition du travail se ferait encore plus vite. Car actuellement, le travail salarié est encore gonflé pour des raisons politiques. Les plans d'emploi des jeunes, etc. c'est de la fausse activité.

Mais dans le cadre du capitalisme, ceux qui n'ont pas de travail ne gagnent pas leur vie !

Il est inutile de se battre pour ce qu'on ne peut pas obtenir. Le plein emploi, c'est une bataille perdue. Et plus on s'y accrochera, plus on s'enfoncera. Il y a deux objectifs à mon avis possibles pour le mouvement ouvrier : une autre répartition de l'emploi (travailler moins pour travailler tous), et d'autre part : travail réduit, plein revenu assuré à vie en échange d'un certain nombre d'heures de travail (20 000 ou 30 000) à fournir durant sa vie. Ce sont des objectifs très importants parce qu'ils supposent un revenu social assurant en permanence, à chacun, le nécessaire (tandis que le superflu, le désirable, peut être auto-produit à loisir). C'est d'ailleurs une vieille idée, celle des abondantistes, et ça refait surface jusque dans la social-démocratie de gauche en Suède.

les non-travailleurs

Un des apports de ton livre, c'est que le capitalisme, non seulement nous lègue de « mauvaises » forces productives, mais qu'il met le prolétariat dans l'impossibilité d'être le sujet de la révolution parce qu'il n'a plus aucun pouvoir dans le travail. Mais alors, qui pourra faire la révolution ?

Comment arriver au communisme s'il n'y a pas de classe qui incarne la dissolution des classes ? La classe ouvrière marxiste-léniniste reste une classe. Si elle prend le pouvoir sous la direction de ses officiers, ça ne change pas les rapports de pouvoir. C'est pourquoi j'appuie ma thèse sur le « concept » de « non-classe des non-travailleurs ».

En quoi cette « non-classe » peut-elle être hégémonique ? Sur le plan culturel, elle est porteuse du refus du travail salarié. Les non-travailleurs sont les porteurs d'une véritable révolution culturelle, les liquidateurs d'une éthique productiviste, de la raison d'Etat, de la morale disciplinaire. Ils n'ont pas vocation à détenir le pouvoir. Ils incarnent la dissolution de la société. Ça me paraît plus intéressant qu'un noyau générateur de pouvoir, de perspective totalisante.

Maintenant, il y a la question du passage à une société offrant le maximum d'espaces d'autonomie. Je ne crois pas qu'il passe par une « prise de pouvoir ». Je crois qu'il se fait par une transformation culturelle et politique et par la reprise des thèmes des nouveaux mouvements sociaux par ce qu'on appelle les forces politiques. Les forces politiques, médiatrices entre les mouvements sociaux et l'appareil du pouvoir, ont la tâche de traduire les aspirations des masses en projet social. Mais la société ne peut pas être intégrée, elle doit demeurer plurielle, contradictoire, variée.

Tu proposes aussi de s'orienter vers une société dualiste, c'est-à-dire comportant deux sphères : l'une pour assurer la production de base, l'autre pour développer les activités autonomes. Cette première sphère, celle de la nécessité, existera-t-elle longtemps ?

La sphère de la nécessité, ce sont les activités qui sont matériellement nécessaires pour produire la survie, et ce sont aussi les activités qui sont nécessaires au fonctionnement de la société en tant que système matériel. Cette sphère là (notamment les grands réseaux de communication, de transport, de distribution) existera toujours. Et pendant longtemps, il sera plus avantageux, plus rationnel de produire certaines choses en grande série, que de les faire dans de petits ateliers avec autogestion communale. L'anarchie, l'abolition de l'Etat, grâce à la généralisation de la petite production communautaire ? Mais cette petite production autogérée, c'est l'esclavage, l'esclavage domestique... □

interview réalisé par
Robert Chevalier
et Alain Lipietz

(1) « Adieux au prolétariat » — André Gorz. Editions Galilée.